

Ce qu'ils ne peuvent pas nous dire

Emiliano Monge

Numéro 71, hiver 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monge, E. (2018). Ce qu'ils ne peuvent pas nous dire. *L'Inconvénient*, (71), 10–12.

CE QU'ILS NE PEUVENT PAS NOUS DIRE

Emiliano Monge

I.

Je suis retourné le voir ce matin, là où pousse le mezquite, dit Marcos en entendant Paola, qui vient de sortir du lit et entre dans la cuisine. Le café est en train de percoler. La sauce bout dans la marmite et les œufs refroidissent sur la table : je suis sûr que c'était lui, personne d'autre ne porte ces sombreros.

Je l'ai salué depuis les pierres. Mais il avait commencé à se détourner juste avant de me voir, ajoute Marcos en déposant le café sur la table et en noyant de sauce les œufs de Paola. Puis il retourne à la cuisinière, où il décolle les tortillas de la plaque en tendant l'oreille : je n'arrivais pas à me lever.

C'est la chaleur, je ne m'y habitue pas, ajoute Paola en bâillant et en roulant une tortilla : je me réveille vingt fois par nuit. Plusieurs chiens maintenant le suivent, lâche Marcos en mangeant lui aussi avec appétit : tu réussiras à dormir comme une reine quand tu arrêteras d'y penser. En plus, ici, on n'entend pas un bruit.

Les chiens, ils sont entrés avec lui dans le désert, insiste Marcos en se levant pour ramasser les assiettes et les déposer dans l'évier. Pendant ce temps, Paola remplit leurs tasses de café : ça aussi, ça me rend folle, le silence. Comment se fait-il qu'on n'entende rien ? Pas nécessairement des bruits de moteur ou des cris, mais au moins une rumeur de quelque chose.

J'ai voulu les suivre, même si je ne les voyais plus ; debout, Marcos remplit de nouveau sa tasse et continue : le jour ne s'était pas encore levé. Et le comble, c'est que le vent empêche toute trace de rester, elles sont là, puis soudainement elles n'y sont plus. Durant le jour, c'est la même chose, confirme Paola de son côté, en se levant et en allant porter dans l'évier les deux tasses et le pot vide de café : porte attention et tu verras que tu n'entendras rien.

On n'entend même pas les oiseaux, poursuit Paola en rinçant les ustensiles : et c'est pas parce qu'il n'y en a pas, il y en a plein. Regarde : même l'eau ne fait pas de bruit, insiste-t-elle en s'éloignant d'un pas du comptoir et en désignant le jet transparent de ses mains ensavonnées. Marcos, cependant, poursuit de son côté : la prochaine fois, il devra me saluer.

II.

Parfois je me dis que nous exagérons peut-être, lâche Paola en s'approchant de lui par derrière : que ce n'était pas si grave. On trouvera bien quelque chose entre les deux, ajoute-t-elle en s'immobilisant près de Marcos, qui travaille dans le puits que son grand-père a abandonné depuis des années et qui ne s'est pas aperçu qu'elle s'est approchée : on n'était pas obligés de choisir l'autre extrême.

Une petite ville, un village de taille moyenne, lance Paola à côté du trou où s'affaire Marcos, qui craint d'échapper la corde entre ses mains. Le seau dégringole de plusieurs mètres, puis explose au fond du puits, sans émettre aucun écho. Putain ! s'écrie Marcos en se retournant : un jour, il faudra que tu me ressuscites. Pourvu que ça ne soit pas en cet endroit, prévient Paola en évoquant les restes du village : ici personne ne va m'aider.

Encore la même rengaine ? demande Marcos, sur un ton plus las que colérique : on ne peut pas parler de ça à chaque heure de la journée. D'ailleurs, toi aussi, tu voulais, se rappelle-t-il en émergeant du puits et en enlevant sa casquette pour éponger la sueur sur son front : tous les deux, nous voulions, nous étions d'accord. Mais tu étais plus d'accord que moi, comme toujours, l'interrompt Paola en lui tendant un verre d'eau : je ne veux pas que tu te déshydrates.

Quelle bêtise, s'exclame Marcos après avoir bu le verre d'un trait : *personne n'était plus d'accord que l'autre. Sauf que l'un savait la vérité et l'autre rien que des petits bouts*, proteste Paola en tendant la cruche qu'elle a aussi apportée avec elle de la maison, et en remplissant de nouveau le verre de son mari elle insiste : *tu m'avais dit que c'était un village, mais pas qu'il n'y restait rien du tout. Je t'ai dit vingt fois que je ne le savais pas*, répond Marcos en regardant l'eau atteindre le bord du verre puis s'écouler par terre.

Et puis, c'est pas vrai qu'il ne reste plus personne ici, ajoute-t-il en se recourbant pour voir s'évaporer la flaque d'eau qui s'est formée sur le sol : *il reste l'homme aux chiens, la vieille qui habite la maison dans le ravin, les triplés de... Ceux de la mule et des sacs !* l'interrompt Paola qui, en l'imitant, anticipe ses mots : *le couple du magasin, la folle de la prison et les enfants des grottes... autre chose que tu allais dire et que tu ne veux pas que je dise ?*

C'est comme s'il n'y avait personne, Marcos, affirme Paola en inclinant elle aussi son corps vers le sable, qui vient de s'assécher et où quelque chose a commencé de remuer : *ou as-tu entendu la voix de quelqu'un ? Quelle cochonnerie est-ce là ?* dit Marcos, interrompant le discours de Paola qui, bien qu'aussi intriguée que lui par ce qui émerge du sable à ce moment, poursuit en murmurant : *ou as-tu parlé avec quelqu'un... ou quelqu'un t'a-t-il parlé ?*

C'est comme si quelqu'un n'existait pas... comme si toi et moi n'étions pas encore arrivés, s'entête Paola, qui bondit vers l'arrière alors que son mari lâche un grognement excité et que le sable, desséché comme s'il reposait là depuis des siècles, se crevasse entre leurs deux corps. *Qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie ?* demande Marcos en approchant ses mains de la chenille qui surgit devant ses yeux. Puis il dit, tout en la cajolant entre ses doigts : *elle est tiède*, pendant que sa femme recule de nouveau et retourne à ce qu'elle disait : *comme s'ils ne nous avaient pas vus*.

Comme si nous n'étions pas ici... comme si eux ou nous n'existions pas, insiste Paola, mais cette fois-ci son mari, qui ne peut s'empêcher de regarder la petite larve rouge qui a émergé du sable, éclate : *arrête de dire des conneries. Juste pour un moment, juste pour une fois*, ordonne Marcos : *arrête de te plaindre... et va-t'en plutôt à l'intérieur me chercher un flacon. Je veux la garder pour toujours, elle est tellement belle*.

III.

Je l'ai suivie une autre fois, jusqu'à l'endroit où poussent les cactus, dit Marcos en entendant Paola entrer dans la pièce : *là-devant, après le vallon. Je me suis caché derrière deux arbres « bois de fer », et là je l'ai surpris quand il passait*, ajoute-t-il sans cesser de regarder ses flacons, qui peu à peu se sont accumulés dans la maison. *Mais même là, il n'a pas voulu me parler*.

Et ses chiens, ont-ils grogné après toi ? demande Paola en bâillant et en se frottant les yeux. Elle a pris l'habitude, ces derniers temps, de dormir au milieu de l'après-midi : *ils t'ont aboyé dessus, tu les as entendus au moins quand ils hurlaient ? Rien. Ils n'ont fait aucun bruit*, atteste Marcos en attrapant un des flacons, et il ajoute, en l'ouvrant : *ni les chiens ni l'homme. Mais tu vas voir, je vais m'arranger pour que quelqu'un nous parle, je te le promets*, ajoute-t-il en posant son nez sur le flacon.

Ça fait des mois que tu dis ça, que tu vas t'arranger pour que quelqu'un nous parle, lance Paola en remuant, incommodée dans le fauteuil, alors que son mari s'enquiert : *je t'ai raconté qu'elles sentent ton haleine ? Mais tu n'obtiens pas qu'ils nous parlent et tu n'acceptes pas qu'il serait préférable de nous en aller*, continue Paola en enroulant une mèche de ses cheveux et en fixant son regard sur son mari, qui se retourne, avance en direction du fauteuil et lance : *je crois que c'est pour ça que je les adore*.

C'est pour ça que je les garde, insiste Marcos en se laissant choir lui aussi dans le fauteuil et en tendant le flacon à Paola : *tu veux les sentir ? Tu sais que j'ai raison*, ajoute Paola, éloignant le flacon où palpète la dernière limace que son mari a ramassée : *qu'il serait mieux de revenir en ville et d'oublier tout ça*. Mais avant que Marcos puisse répondre ou ignorer de nouveau le sujet, une pierre pénètre dans la maison et tous deux se dressent d'un bond.

Ils regardent, confondus, les morceaux de verre éparpillés sur le sol, dont l'explosion n'a fait aucun bruit, ils cherchent à comprendre ce qui vient

de se passer et ce qu'ils doivent faire maintenant. Marcos se précipite vers les flacons fracassés, puis Paola s'approche rapidement et furtivement de la fenêtre : *ce sont les enfants... putain de merde !*

Ceux qui viennent des grottes ! ajoute Paola, et elle rugit : *il y en a partout !* mais sa voix s'égaré parmi les nouveaux éclats : les pierres tombent maintenant comme une averse tandis que rebondissent sur le sol des bibelots, des tasses et les flacons que Marcos a accumulés. *Qu'est-ce qui leur prend ? Qu'est-ce qu'on leur a fait ?* hurle Paola en se recroquevillant et en cherchant son mari des yeux. Mais Marcos est sorti de la maison.

Quand la pluie de pierres cesse finalement, Paola arrête de trembler dans son coin, se redresse lentement et s'approche de la porte en séchant ses larmes : *Marcos... Marcos*. Cependant, les peurs qui gouvernent ses pensées ne lui permettent pas de faire plus de deux pas, et elle est sur le point de s'effondrer quand la silhouette de son mari surgit dans l'embrasure.

Ils n'arrêtaient pas... ils m'ont vu et même là ils n'ont pas cessé, dit Marcos en enlaçant sa femme qui, d'une voix basse,



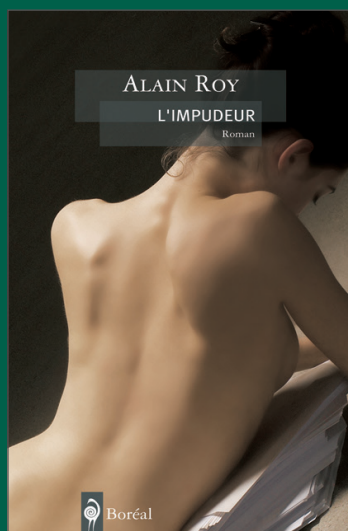
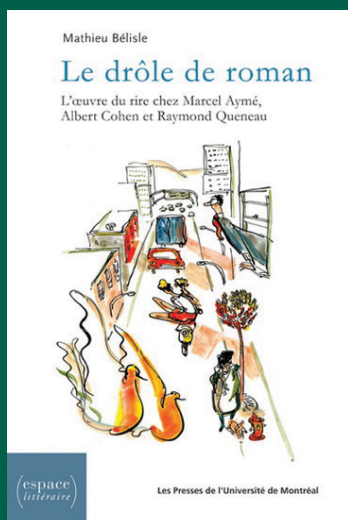
Emiliano Monge
Les terres dévastées



Philippe Rey

roman

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT



répète ce qu'elle disait : *pourquoi ont-ils fait ça, qu'est-ce qu'on leur a fait, pourquoi voulaient-ils nous causer du mal ?* Surpris par ce qu'il est en train de penser et qu'il est sur le point de dire, Marcos murmure : *je ne pense pas qu'ils voulaient nous blesser... qu'ils voulaient nous causer du mal.*

Ils voulaient plutôt nous dire... je pense qu'ils voulaient... qu'ils ne... ne voulaient rien nous faire, insiste Marcos en se détachant de Paola, et il affirme en la fixant du regard : *comme s'ils voulaient nous dire quelque chose et qu'ils n'y arrivaient pas.*

Marcos et Paola s'étreignent de nouveau, contemplant le désastre qui les entoure jusqu'à ce que la lumière du jour décline et que se dissipe, en les plongeant dans une étrange fatigue, la puanteur des larves qui rampent sur le sol.

IV.

Convaincu qu'il n'y a rien d'autre à emporter, Marcos ferme le coffre de sa vieille camionnette, se retourne et se dirige vers la maison en observant au loin la progression cadencée des triplés et de leurs mules chargées de sacs.

C'a été comme ça toute la matinée, ils vont avec leur chargement et ils reviennent les mains vides, explique Marcos à Paola, qui se tient debout à ses côtés dans le cadre de la porte. *Que m'importe ce qu'ils font ?* répond-elle après quelques secondes, et, terminant la dernière gorgée de sa tasse, elle retourne à l'intérieur de la maison en y attirant son mari.

L'important, c'est que finalement nous partons, se réjouit Paola en traversant la pièce. Se laissant choir dans le fauteuil, elle poursuit : *que finalement se termine ce cauchemar. Il faut chercher quelque chose entre les deux,* ajoute-t-elle en adressant un sourire à son mari et en lui ouvrant les bras. Mais au lieu d'en faire cas, Marcos s'éloigne du fauteuil et lance : *il serait préférable de partir avant que le soleil se lève.*

Quelques minutes plus tard, Paola et Marcos prennent place dans la vieille camionnette et s'engagent sur le chemin du retour. Mais à cent mètres des limites du village où sont nés ses ancêtres, Marcos aperçoit deux camionnettes en travers de la voie : *bon, qui c'est ceux-là, maintenant ?*

Pourquoi font-ils ces signaux ? demande Paola à voix basse, presque en susurrant, à cinquante mètres de cette brigade improvisée, en même temps que son mari grommelle : *putain de merde,* en reconnaissant les sacs que transportaient les triplés et en réduisant la vitesse pour s'arrêter.

Avant que Paola et Marcos puissent le réaliser, des hommes surgis de nulle part se précipitent sur eux, les tirent de force du véhicule, les traînent sur le sol, les battent jusqu'à ce qu'ils tombent inconscients, en forçant leurs mâchoires et en maniant leurs couteaux.

Paola et Marcos ne se réveilleront pas avant le coucher du soleil. Au milieu de la pénombre et de leur sang, en reniflant l'apaisante puanteur, ils devront admettre que le silence commence à l'intérieur de la bouche. ■